



HAL
open science

Un monde à découvrir

Jérôme Boissonade, S. Guevel, F. Poulain

► **To cite this version:**

Jérôme Boissonade, S. Guevel, F. Poulain. Un monde à découvrir. Ville visible / Ville invisible. La jeune recherche urbaine en Europe, L'Harmattan, 2008, 978-2-296-06398-3. halshs-01508791

HAL Id: halshs-01508791

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01508791>

Submitted on 14 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un monde à découvrir

Jérôme Boissonade, Solenn Guével, France Poulain

« Les anciens construisirent Valdrade sur les rives d'un lac avec des maisons aux vérandas entassées les unes au-dessus des autres et des rues hautes dont les parapets à balustres dominant l'eau. De sorte qu'en arrivant le voyageur voit deux villes : l'une qui s'élève au-dessus du lac et l'autre, inversée, qui y est reflétée. [...] Le miroir tantôt grandit la valeur des choses, tantôt la nie. Tout ce qui paraît valoir quelque chose au-dessus du miroir ne résiste pas à la réflexion. Les deux villes jumelles ne sont pas égales, puisque rien de ce qui existe ou arrive à Valdrade n'est symétrique : et qu'à tout visage ou geste répondent dans le miroir un geste ou un visage inversé, point par point. Les deux Valdrade vivent l'une pour l'autre, elles se regardent dans les yeux : mais elles ne s'aiment pas ».

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Paris, Seuil, 1974, pp.66-67

« Ce que l'espace, mais aussi le mobilier urbain ou les équipements et objets techniques, peut offrir à un usager comme être agissant ou parlant, ce sont des prises. Une prise, ou affordance, est une disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnés. C'est, par exemple, le cendrier pour le fumeur – il indique les endroits où l'on peut fumer ou écraser sa cigarette – ou, pour l'alpiniste, une prise dans une paroi. De manière générale, évaluer l'hospitalité d'un espace, ce serait donc s'interroger sur la politique de l'offre qu'il met en œuvre, sur le degré auquel il nous regarde, nous invite à prendre place. [...] L'hospitalité ne peut se concevoir aujourd'hui que comme une hospitalité de confrontation ».

Isaac Joseph, « Prises, réserves, épreuves », *L'hospitalité*, revue Communications, Paris, Seuil, N°65, 1997, pp. 134 et 141

Etrange similitude entre cette parabole du miroir où la ville réelle et son reflet vivent l'un pour l'autre mais s'opposent ; et la métaphore du cendrier où l'espace nous invite à prendre place mais dans une

hospitalité de confrontation. D'un côté, le souhait ou l'impératif impossible de transparence. De l'autre, l'épreuve de l'étranger. Deux manières de dire toute la complexité des relations entre l'espace physique de la ville et les réalités contradictoires de nos sociétés. Ce livre vise précisément à rendre compte de ces tensions et de ces opportunités qu'offre l'urbain aujourd'hui.

Contrairement à ce que pourraient laisser croire les grands desseins qui frappent l'imagination, la ville n'est pas l'œuvre d'un urbaniste ou d'un architecte démiurge imposant "son" œuvre. Elle est façonnée par une multitude de projets avancés par des élus, des ingénieurs, des habitants, des promoteurs, des techniciens, des passants, ou encore des groupes financiers... Il n'y a donc pas une ville, mais une multitude d'esquisses, d'ambitions, de craintes, de modèles, d'actes et de discours, bref une diversité de pratiques et de représentations que l'on a du mal à appréhender avec les outils de l'architecte, de l'urbaniste ou même du chercheur en sciences humaines. Les villes évoluent, poussées par des nécessités, portées par des choix et orientées par des controverses qui mobilisent des desseins divergents. Mais dans quelle mesure, modèles, références, cultures, mémoires, images, ambiances... participent-ils à cette construction de la ville ? Quelles sont les entrées heuristiques permettant de les mettre en évidence ? Face à la multitude des enjeux, certains acteurs ont une légitimité et des moyens qui visent à maîtriser l'espace formel. D'autres individus, groupes et entités n'ont pas accès à ce langage, mais sont néanmoins très agissants sur les formes de l'espace. D'autres encore, trouvent difficilement leur place dans les processus de transformation de l'urbain. Quelques uns enfin, s'en arrange aisément sans forcément apparaître dans les interprétations spatialistes des processus de fabrication de l'urbain.

Plutôt que d'imaginer d'autres outils interprétatifs ou de faire appel à d'autres « observateurs » (philosophes, romanciers, artistes...), pourquoi ne pas simplement mettre en place une scène sur laquelle la réalité pourrait se jouer ? Le dispositif a consisté ici à s'engager dans une description précise de ce qui dans l'urbain, se voit et ne se voit pas, ce qui existe - ou devrait exister - et ce qui est - ou semble - "absent". En interrogeant cet aller-retour permanent entre l'un et l'autre, entre acteurs et formes urbaines ou architecturales par exemple, ce qui pourrait paraître naturel devient problématique. Cette césure heuristique entre des formes et des acteurs visibles, et d'autres plus invisibles peut en effet se percevoir sur la scène urbaine dans la

ville des réseaux, celle des représentations, des cultures ou des pratiques sociales, bref, toutes sortes de phénomènes peu apparents et qui pourtant dialoguent en permanence avec la forme urbaine. La posture adoptée ne s'est pas résumée à une simple volonté de dévoilement des sens cachés de l'urbain. Les contributeurs ont souhaité mettre en évidence des conflits, des ajustements, des apprentissages ignorés par maints travaux s'attachant pourtant à comprendre le travail de la ville sur elle-même.

L'objet de cet ouvrage était donc à la fois très vaste : porter son regard sur l'urbain où qu'il se trouve, et en même temps très précis : décrypter les relations entre des acteurs, des conceptions, des espaces ou des pratiques invisibles et des villes visibles, manifestes. L'argument était suffisamment pertinent pour permettre à beaucoup d'y voir une dimension de leur travail, et suffisamment ouvert pour que cette dimension prenne sens de manière plus large. Si les différentes contributions présentées ici montrent bien ce jeu entre ville visible et ville invisible, entre pratiques et désirs, spatial et social, économique et historique, artistique... ce thème était aussi assez riche pour permettre aux auteurs d'aller plus loin que ce qu'avaient imaginé les initiateurs de ce face-à-face visible / invisible.

Un bref aperçu montre dans le même temps une ville qui se donne à voir de mille manières, par son organisation urbaine (Carral : 29) ou par les pratiques publiques de sa population (Fleury : 155, Nangia 177) ; et une ville invisible peuplée d'autres espaces, temps et populations. Les contributeurs insistent à la fois sur la fragilité et sur les ressources de cette ville invisible. Le stock des travailleurs migrants aux fenêtres condamnées (Carral : 29) n'étant que l'autre face du flux des vendeurs à la sauvette qui investit l'espace urbain, dès que la vigilance institutionnelle relâche sa pression (Dorso : 165). La visibilité est en effet un enjeu qui n'échappe ni aux pouvoirs en place (Cadiou : 133), ni aux groupes privés (Fleury : 155). D'une part, ces groupes de pouvoir appréhendent leur action en termes de reconnaissance, comme en témoigne le rôle de l'expertise comme dispositif de visibilisation (Cadiou : 133). D'autre part, ces pouvoirs considèrent l'image de la "bonne" ville comme un moyen pour mettre en scène les bonnes mœurs et « éduquer le peuple » (Fleury : 155), d'où le rôle dévolu au projet urbain (Cadiou : 133) ou au classement patrimonial (Jouenne : 61), qui luttent l'un et l'autre le plus souvent contre des pratiques habitantes stigmatisées. L'illusion de cohérence (Hernandez : 113) que donne cette mise en visibilité, ne

parvient cependant pas à masquer un rapport problématique au visible, qu'il s'agisse de refouler des temporalités différenciées ou un cadre spatial légué par d'autres (Dorso : 165), de nier des activités informelles (Fleury : 155), voire même de simples pratiques quotidiennes (Jouenne : 61). L'invisible urbain serait-il notre part maudite ? Tel l'appartement communautaire qui, en brouillant les échelles devient dédale urbain (Azarova : 69) et montre ainsi le trouble provoqué par un espace qui se dérobe, une visibilité qui s'étiole.

Par leur retour à une forme urbaine idéale, cernable et cohérente, les « noyaux villageois » d'un PDU (Hernandez : 113) ou le mouvement du "new urbanism" (Hagège : 121) montrent eux aussi notre difficulté à affronter une réalité qui s'esquive, celle des migrations tous azimuts de villes toujours émergentes, ou celle des favelas, des friches ou des impensés d'un espace urbain sans lieu ni bornes. Cette incapacité à donner forme, à rendre visible la "ville réelle", s'exacerbe au moment même où les pouvoirs publics semblent en dresser les limites, par la force du droit (Gonçalves : 147) ou la violence légitime (Dorso : 165). D'une part, ces tentatives de régulation révèlent les conflits qui peuvent exister entre les représentations, les intérêts, les désirs et les pratiques des uns et des autres. D'autre part, ces actions régulatrices renforcent l'écart entre les réalités de l'urbain et une ville rêvée par des institutions qui demeurent incapables de passer d'un projet urbain de la "ville à vue d'œil" à un projet territorial de la ville diffuse (Hagège : 121).

Ces entreprises de régulation et les dispositifs participatifs s'inscrivent dans un même travail institutionnel, parfois difficile et non dénué d'ambiguïtés, pour imposer un consensus. Répondant à une nécessité de médiation entre ville visible et invisible, entre pratique sociale et forme urbaine, les dispositifs participatifs relèvent en effet d'une pratique qui se donne à voir, au même titre que le projet urbain ou d'autres objets capables de susciter une coordination collective. Plus ambitieux que les actions régulatrices, ils tentent de produire du commun en orchestrant la visibilisation et le rapprochement d'acteurs aux valeurs et aux stratégies différenciées (Cadiou : 133). Or, le réel ne se plie pas si aisément à un rapprochement visible / invisible, puisque par cette imposition de consensus les institutions participent pleinement à nouer des contradictions dont elles se croient exclues.

Loin de constituer un simple panorama de la jeune recherche urbaine, la diversité des contributions montre donc des croisements que le présent ouvrage tente de mettre en perspective. Cette complexité créatrice indique qu'il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de dévoiler, mais aussi et surtout de problématiser une dimension urbaine travaillée par des dimensions tant contradictoires qu'irréductibles : espaces et sociétés, global et local, ordre structurel et interactionnel... Le travail commun effectué autour de cette problématique *Ville Visible, Ville Invisible* a suscité de nouveaux questionnements qui, n'en doutons pas, donneront matière à de nouvelles pistes de recherche, c'est du moins tout le plaisir que l'on souhaite à tous les jeunes chercheurs (dont nous sommes), pour qui la ville reste un monde à découvrir.